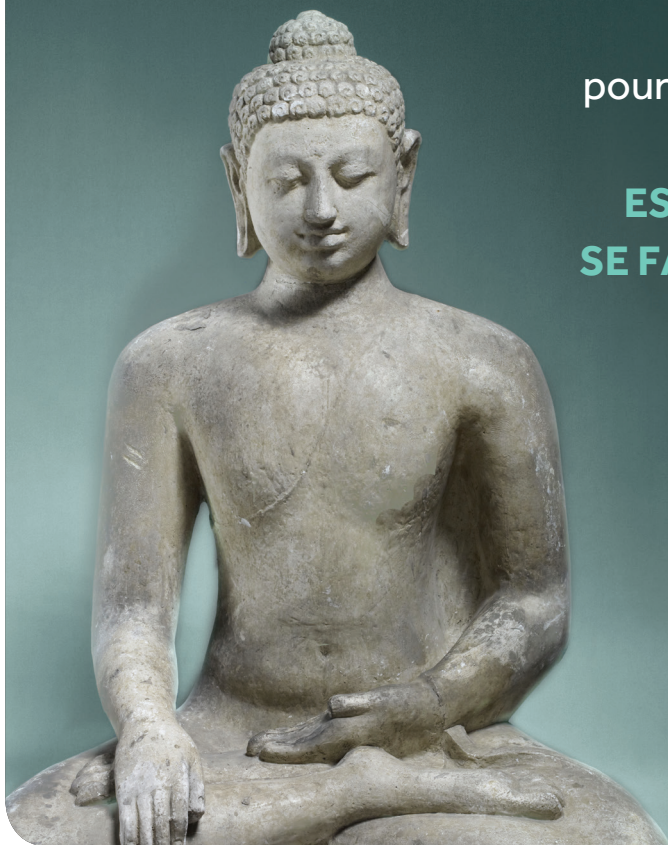




Cécile Becker

CITATIONS BOUDDHIQUES EXPLIQUÉES

150 citations
pour **DÉCOUVRIR**
DES TEXTES
ESSENTIELS et
SE FAMILIARISER
AVEC LES
DIFFÉRENTS
ASPECTS du
bouddhisme



EYROLLES

CITATIONS BOUDDHIQUES EXPLIQUÉES

Accessible et précis, ce livre propose 150 citations extraites de textes essentiels. Il constitue un éclairage historique et culturel sur une religion diffusée partout en Asie et aujourd'hui présente en Occident. Des plus anciens textes aux plus récents, ces citations bouddhiques vous permettront de savourer la sagesse d'une tradition millénaire.

Pour chacune, vous trouverez :

- le contexte de sa rédaction ;
- différentes interprétations ;
- l'actualité de son message.

■ Un auteur spécialiste ■ Une approche vivante ■ Un regard actuel



© Albert Barzilai

Cécile Becker est Docteur en histoire de l'art bouddhique de l'Inde (Paris-IV Sorbonne). Elle poursuit ses recherches dans le domaine de l'histoire des religions asiatiques et dirige le service culturel et pédagogique du musée Guimet. Elle intervient ponctuellement auprès d'institutions universitaires et anime également des formations et des workshops. Elle est déjà l'auteur d'un livre sur *Le Bouddhisme*, dans la collection Eyrolles pratique.

www.editions-eyrolles.com

Code éditeur : 656253
ISBN : 978-2-217-56253-8

CITATIONS
BOUDDHIQUES
EXPLIQUÉES

Cécile Becker

CITATIONS BOUDDHIQUES EXPLIQUÉES

EYROLLES



Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Mise en pages : Istria

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2015

ISBN : 978-2-212-56253-8

SOMMAIRE

Introduction	9
Chronologie.....	21
Partie 1 Le Buddha	33
Partie 2 Un panthéon à honorer	49
Partie 3 Motifs iconographiques et symboliques	67
Partie 4 Aborder la réalité des phénomènes.....	81
Partie 5 Cheminer pour dépasser les souffrances.....	97
Partie 6 Perfectionnements spirituels	113
Partie 7 Recommandations aux fidèles	127
Partie 8 Rituels	143
Partie 9 En marge de bien des prescriptions doctrinales	157
Partie 10 Inspirations poétiques	169
Index des notions.....	181
Index des noms de personnes	183
Bibliographie	185

À mes parents

Conventions orthographiques et prononciation des caractères translittérés
Les mots translittérés ne portent pas la marque du pluriel français. u se prononce <i>ou</i> Les voyelles surmontées d'un trait sont longues e, ai, au se prononcent <i>é, aĩ, ao</i> r se prononce ri en roulant le r c se prononce <i>tch</i> j se prononce <i>dj</i> ś se prononce <i>ch</i> s se prononce s et non z entre deux voyelles ş se prononce entre s français et <i>ch</i> g se prononce <i>g</i> même avant une voyelle.

N.B. : Les conventions orthographiques sont homogénéisées dans le corps du texte. Les références bibliographiques conservent les conventions choisies par les différents éditeurs.

INTRODUCTION

Pour des raisons qui tiennent au développement des sciences humaines ainsi qu'au souhait des bouddhistes d'approfondir et d'élargir leurs connaissances, de diffuser leurs convictions ou de préserver un patrimoine malmené par les tourments de l'histoire récente, d'immenses efforts de traduction et de diffusion des textes bouddhiques en langues européennes ont été accomplis depuis la fin du XIX^e siècle.

Il est par là même aujourd'hui possible à tout un chacun d'avoir accès à de nombreuses traductions assurées par d'éminents spécialistes – bouddhistes ou non.

Des sources récemment mieux accessibles à un large lectorat

Cette accessibilité des textes à un large lectorat est un phénomène récent. Même si des sources en langues vernaculaires ont effectivement été rédigées au cours de l'histoire bouddhique, ce sont le pâli, le sanskrit, le chinois classique ou le tibétain littéraire qui servirent très majoritairement à consigner les enseignements du Buddha et leurs commentaires, ainsi que les différents traités philosophiques, liturgiques, etc.

En plus des compétences que requerrait la lecture de ces textes, l'accès à des documents écrits (manuscripts ou imprimés) resta en outre – et jusqu'à une date récente – l'apanage d'une portion très réduite de la communauté des fidèles bouddhistes. L'ensemble du personnel religieux ne bénéficiant lui-même pas nécessairement d'une éducation lettrée, ni même d'une solide instruction.

On est parfois étonné de découvrir par exemple que le bouddhisme japonais constitua jusqu'en 1868 un phénomène dont l'érudition demeura non seulement attachée aux sources chinoises, mais dépendante de la maîtrise du chinois classique puisque l'essentiel de ses textes ne fut pas

traduit en japonais avant le xx^e siècle. On peut aussi être surpris d'apprendre qu'à la même date, de nombreux moines tibétains, issus de familles pauvres, envoyés très jeunes dans des monastères, n'avaient tout simplement pas assez d'argent pour bénéficier d'un enseignement élémentaire.

Découvrir un univers culturel différent

Commencer à explorer l'immensité du paysage scripturaire et littéraire du bouddhisme est une expérience extrêmement stimulante et enrichissante. Elle est avantageusement complétée par l'étude historique et sociologique. L'observation des usages des communautés religieuses, l'histoire de leur influence sociale et politique dans les pays d'Asie viennent tantôt confirmer les prescriptions normatives véhiculées par les textes, tantôt les compléter ou les infirmer.

Cette exploration ne peut être engagée sans une pensée reconnaissante pour le travail considérable des traducteurs. Il convient ainsi de mesurer leur goût pour l'effort, le dépaysement intellectuel que leur travail suppose lorsque l'on pense aux évolutions des langues savantes ou populaires sur près de 2 500 ans, mais aussi à la singularité des notions que l'on découvre dans les textes, aux différentes façons d'exposer les idées, de manier l'art de démontrer et de convaincre, de susciter ou de restituer une émotion religieuse.

Ce qui se joue aujourd'hui en Occident concernant les sources écrites du bouddhisme a bien des précédents dans différents pays d'Asie. La traduction et la diffusion des convictions et des concepts bouddhiques en d'autres langues que les langues indiennes, au sein d'univers intellectuels et culturels éloignés de leur contexte d'origine constitue un des grands sujets de l'histoire de cette religion. Il côtoie celui de la création scripturaire propre à chacun des pays où l'enseignement du Buddha et le poids de ses communautés furent significatifs.

Une diffusion d'abord orale

Il convient au-delà de ces précédents de noter des différences réelles. Elles tiennent notamment à la diversité des statuts et des motivations des traducteurs et des lecteurs occidentaux, au fait aussi que la référence à l'écrit est perçue dans leur culture comme essentielle alors qu'elle ne le fut pas nécessairement (ou du moins pas pour les mêmes raisons ni sous les mêmes modalités) dans le contexte premier de rédaction ou de diffusion des textes bouddhiques.

Le bouddhisme qui vise à accompagner ses fidèles vers une expérience réputée « inexprimable » se pose d'emblée dans un rapport ambivalent quant à l'enseignement et la transmission. Qu'ils soient portés par l'oral ou l'écrit. Son message a pris naissance sur un substrat culturel et religieux fondamentalement attaché au prestige de la parole. Pour les liens que cette dernière était réputée entretenir avec l'énergie et la cohérence du cosmos et pour la valeur de la transmission directe de maître à disciples, les enseignements oraux furent ainsi privilégiés en Inde même après le recours généralisé à l'écriture. Ils le sont demeurés jusqu'à nos jours dans de nombreuses communautés même au sein de cultures où l'écrit imposa sa prééminence.

Lorsqu'au ^v^e siècle avant notre ère, Śākyamuni commença à partager avec ses contemporains les fruits d'une expérience spirituelle de longues années d'ascèse et de réflexion, l'usage de l'écriture était inexistant dans les régions de la moyenne vallée du Gange où il pérégrinait. Ni lui, ni ses premiers disciples n'eurent donc recours à l'écriture. Et, quoi qu'en affirme l'historiographie bouddhique en faisait état de premiers « conciles », rien ne saurait être historiquement attesté concernant la recension écrite et la classification des enseignements du Buddha quelques mois ou même quelques années après sa mort. De fait, la diffusion des enseignements bouddhiques se fit oralement – et même iconographiquement – avant que n'apparaissent à proprement parler des textes bouddhiques.

Un passage à l'écriture plus tardif

Ce n'est qu'aux alentours des débuts de l'ère chrétienne que les premières entreprises de rédaction d'un corpus scripturaire sont engagées. Ce mouvement de rédaction s'est affirmé simultanément à d'autres éléments marquants de l'histoire du bouddhisme :

- l'émergence d'un nouvel idéal – celui du Mahāyāna – se plaçant dans un rapport de supériorité face aux enseignements qui le précèdent ;
- la révélation de nouveaux enseignements attribués au Buddha (les *sūtra* de la Perfection de sagesse) ;
- la valorisation nouvelle du pouvoir de l'écrit et notamment le pouvoir salvateur reconnu au fait de rédiger, recopier, imprimer des textes à portée religieuse.

Les textes bouddhiques

L'autorité des textes bouddhiques a reposé sur des critères variés qui ont évolué en fonction des contextes culturels et historiques. On peut citer parmi ces critères :

- leur valeur en tant que paroles « authentiques » du Buddha ;
- leur conformité avec la prédication du Buddha (que le contenu du texte lui soit directement attribué ou non) ;
- leur aptitude à témoigner de l'expérience spirituelle de leur auteur ;
- leur origine indienne pour les écoles chinoises et tibétaines notamment ; leur origine chinoise pour les écoles japonaises ;
- leur lien avec un maître, une communauté, une école doctrinale à la renommée prestigieuse ;
- leur efficacité salvatrice intrinsèque ; c'est-à-dire leur capacité à conduire vers le salut celui qui les honore, les récite, les lit, les recopie ou les met en pratique.

Autorité ou authenticité ?

Les enseignements reconnus comme ceux énoncés par le Buddha lui-même constituent des ensembles distincts en fonction des contextes culturels et doctrinaux auxquels on se réfère.

Les communautés *theravādin* considèrent le *Tripiṭaka* pāli comme le seul corpus relevant des enseignements authentiques du Buddha.

Les communautés du Mahāyāna fondent quant à elles leurs enseignements et leurs pratiques sur la révélation de nouveaux *sūtra* attribués eux aussi au Buddha historique. Elles considèrent que ce dernier aurait ainsi dispensé des enseignements distincts à l'occasion de différentes « mises en marche de la roue de la Loi » :

- Lors de la première de ces mises en marche, aurait été énoncé un cycle d'enseignements dont les bénéficiaires furent les *śrāvaka* : les auditeurs.
- Lors de la deuxième mise en marche, le cycle des enseignements de la Perfection de sagesse (*Prajñāpāramitāsūtra*) aurait été transmis au Pic des vautours (près de la ville de *Rājagṛha*) à des êtres plus avancés spirituellement que les auditeurs. Enseigné pendant quelques années, leur contenu aurait ensuite été confié aux dieux ou aux génies des eaux avant d'être enfin diffusé à de nouveaux fidèles prêts à parachever la voie des auditeurs et à accomplir celle des *bodhisattva*.
- Lors de la troisième mise en marche, le Buddha délivra enfin, en divers endroits, des enseignements complémentaires aux *Prajñāpāramitāsūtra*.

Les *tantra*, qui exposent les vues et pratiques du Vajrayāna, sont aussi considérés comme des recueils authentiques des paroles du Buddha. Tout comme certains *terma* « textes trésors », ils auraient été confiés à des maîtres ou à des messagères célestes (*dākinī*) aptes à les révéler au moment opportun. D'autres enseignements de ce type seraient donc encore gardés secrets. Ils demeureraient de façon latente dans la conscience de certains êtres hautement accomplis, et seraient promis à une révélation prochaine.

Considéré dans son ensemble, le corpus scripturaire bouddhique est – on le devine – absolument immense et diversifié.

Il ne s'entend toutefois pas de la même façon et n'a pas la même étendue du point de vue des communautés *theravādin* d'Asie du Sud-Est, chinoises, japonaises ou tibétaines qui, tout en partageant un certain nombre de textes communs, réunissent des textes qui leur sont propres.

Les canons bouddhiques

Outre les questions d'authentification, de transcription et de traduction des enseignements bouddhiques, les questions de récolement, de catalogage et d'édition des textes a été une des grandes préoccupations des pouvoirs politiques et des érudits bouddhistes d'abord, puis des philologues et des historiens des religions ensuite.

À noter

Le terme français de « canon » est volontiers utilisé pour désigner des collections de textes dont les enseignements furent jugés dignes d'être officiellement conservés et diffusés pour la valeur de leurs enseignements.

La constitution de ces canons nécessita des moyens humains et matériels considérables. Des collèges d'érudits, de spécialistes des différents types de textes, de traducteurs, de scribes ou de graveurs devaient être réunis durant plusieurs années pour accomplir de tels travaux. Ces derniers furent de fait commandités et financés par les plus hautes instances politiques des pays concernés afin de contrôler les évolutions religieuses sur leur territoire mais aussi de s'assurer la protection de leur État par l'exercice de rituels appropriés ou le respect de certaines croyances.

Le volume des différents canons bouddhiques a différemment évolué dans le temps et les différents pays d'Asie.

Le *Tripitaka* pâli – qui constitue le canon du Theravāda – aurait pris sa forme « définitive » au V^e siècle grâce aux travaux de Buddhaghosa. Ce moine indien resté célèbre pour son érudition, s'installa au Mahāvihāra, le Grand monastère d'Anurādhapura au Sri Lanka, et imposa son œuvre comme un référent essentiel dont l'autorité fut plusieurs fois revendiquée par les pouvoirs politiques de différents pays d'Asie du Sud-Est. Malgré des amendements marginaux qui permettent de distinguer plusieurs états de ce canon dans l'histoire de l'Asie du Sud-Est ; le *Tripitaka* pâli s'est avéré être le moins volumineux et le plus stable des canons bouddhiques.

Le canon chinois est beaucoup plus étendu que le canon pāli. Il intégra très tôt, des *sūtra* et des enseignements du Mahāyāna, du Vajrayāna mais aussi des ouvrages favorables à la diffusion du *Dharma* composés en chinois en plus des sources propres aux congrégations pré-mahāyāniques. Sous le contrôle de la cour impériale, les entreprises de traduction et les premiers catalogages des textes bouddhiques réunirent d'abord des écrits originaires de l'Inde ou des différents royaumes de l'Asie centrale. On veilla toutefois à exclure comme faux ou douteux des *sūtra* composés ou révélés en chinois. Ces « apocryphes », composés en nombre entre 500 et 700, jouèrent toutefois un rôle important dans l'histoire du bouddhisme chinois, coréen et japonais. Même exclus de certains canons officiels, ils furent en effet tenus en haute estime par des communautés monastiques qui gardaient la liberté de constituer les fonds de leurs bibliothèques et d'enseigner les textes en lesquels elles avaient foi.

Si l'on peut établir la rédaction de catalogues du canon chinois dès le iv^e siècle, la première impression xylographique du canon est réalisée entre 971 et 983 sous l'autorité de l'empereur Taizu de la dynastie des Song. Elle sera diffusée en Corée, au Japon et en partie au Vietnam et servira de référence pour le premier canon xylographique coréen (en chinois) réalisé à partir de 1011.

Après la destruction par le feu de ce dernier lors des invasions mongoles, la gravure d'un deuxième canon coréen fut entreprise entre 1236 et 1251. Ce canon constitue aujourd'hui le plus ancien ensemble complet préservé et est inscrit depuis 2007 au patrimoine mondial de l'Unesco au titre de mémoire du monde. Il réunit 81 258 tablettes de bois qui ont permis plusieurs éditions, diffusées à leur tour en Asie jusque au début du xx^e siècle.

Au Tibet, les premières initiatives de catalogage des textes bouddhiques datent du ix^e siècle. Ce n'est toutefois qu'en 1310 que le premier grand canon du monastère de Narthang est établi à partir de fonds de monastères du Tibet central. Il sera peu de temps après revu, corrigé et indexé par Butön, un des plus grands érudits du xiv^e siècle.

La constitution du canon tibétain nécessita un effort de traduction de textes initialement rédigés en sanskrit, en chinois et, plus marginale-

ment, en diverses langues d'Asie centrale. Sa particularité est d'être structuré en deux grandes sections : le Kangyur, qui réunit les paroles du Buddha (les *sūtra* et les *tantra*), et le Tengyur, qui réunit des commentaires des *sūtra* et des *tantra* ainsi que des traités portant sur toutes sortes de sujets philosophiques, liturgiques, magiques...

Des textes de natures diverses

Sans être exhaustif on peut citer plusieurs grands types de sources textuelles représentatives :

- des sermons attribués au Buddha lui-même (les *sūtra*) ;
- des récits exemplaires et édifiants concernant la vie (les vies) du Buddha et celles de maîtres ou de moines éminents ;
- des recueils disciplinaires portant sur les règles et les usages monastiques ;
- des commentaires portant sur les enseignements du Buddha ou sur des sujets qu'il laissa délibérément sous silence ;
- des traités philosophiques questionnant les thèmes de la réalité des phénomènes, de la vacuité, de l'individu, du temps, etc., mais aussi les méthodes de progression spirituelle ;
- des commentaires de ces traités et, parfois, des commentaires de ces commentaires ;
- des enseignements dispensés par des maîtres éminents, exposant les fondements doctrinaux ou les pratiques de leur école ou de leur ordre ;
- des recueils consignant des séquences liturgiques, des « protocoles » de méditation et des rituels initiatiques ;
- des chants ou des poèmes témoignant d'une expérience spirituelle.

Des styles littéraires très différents

Dans bien des cas, la matière de ces documents fut d'abord fixée pour servir d'aide-mémoire, d'appui à une argumentation ou au déroulé d'une cérémonie. Dans d'autres cas, pour préserver de l'oubli des enseignements ou des narrations trop étendus pour être fidèlement mémorisés par une ou plusieurs personnes.

La forme et le style de ces textes sont bien sûr dépendants de leurs auteurs, de leur vocation et des nécessités laudatives, didactiques ou rituelles auxquelles ils répondent. Quant à leur contenu, il ne trouve souvent sa pleine résonnance que grâce à la médiation d'un enseignant, d'un exégète, d'un récitant ou d'un officiant.

On ne s'étonnera pas dans ce contexte d'être en présence d'écrits tantôt relativement accessibles, tantôt plus difficiles à appréhender et d'ambitions littéraires plus ou moins affirmées.

À noter

Outre l'exigence intellectuelle nécessaire à la compréhension de certains traités philosophiques par exemple, les répétitions à vocation didactiques, omniprésentes dans les textes du Mahāyāna notamment, peuvent sembler parfois bien pesantes au lecteur d'aujourd'hui. Ceci, même si l'on prend vite conscience qu'elles sont là censées faciliter la mémorisation et forger de nouveaux modes de pensée.

Par leur récurrence, les effets d'accumulations – également caractéristiques de nombreux textes – sont souvent très surprenants par leur démesure. L'énumération de multitudes d'êtres célestes installés dans des univers indénombrables parés d'ornements hors de toute mesure, se déploie parfois sur des pages entières de façon à susciter l'émerveillement, à rendre compte de prodiges inégalables et à consolider la foi des fidèles.

Bien d'autres sources en revanche, par leur simplicité et par la sensibilité du message qu'elles portent, par la provocation dont elles usent aussi parfois s'accordent peut-être davantage aux aspirations contemporaines. Les chants ou les poèmes bouddhiques suscitent par leur